

# Une famille américaine

La Nouvelle-Orléans (juin 1899)

« Hello Papy », la voix enjouée de James me tire du léger sommeil qui m'envahit régulièrement après le repas de midi. À près de quatre-vingts ans, ce moment est devenu un plaisir que je supporte mal d'interrompre. Le journal de Paris, dont j'avais consciencieusement entamé la lecture, passe de mes genoux à l'épais tapis qui donne du moelleux à ce petit refuge. Le journal est daté du 12 juin 1899<sup>1</sup>, dix jours exactement. Le temps, où nous apprenions les nouvelles avec un mois de retard, me semble loin. Cependant, quand je les lis, je me dis qu'il n'y avait pas d'urgence. Décidément, j'ai beaucoup de mal à comprendre mes compatriotes. À peine la République installée, une bonne partie d'entre eux ne pense qu'à la mettre en terre.

Si James n'était mon unique petit-fils, j'aurais sûrement été contrarié par cette intrusion dans mon univers ouaté. Mais, j'ai toujours été incapable de résister à cet enfant. Malgré tout, pour manifester ma mauvaise humeur, je le taquinais un peu :

---

1 - Ce jour là, au champ de courses d'Auteuil, le Président Émile Loubet avait été frappé par des Anti-Dreyfusards

« Can't you speak french ? »

« Sorry Papy »

« Décidément, tu es incorrigible »

Non, que je sois franchement chauvin, mais je me suis fixé comme règle de parler français avec mon petit-fils. J'ai peur qu'il n'oublie que nous venons d'un petit coin de France. Aussi je n'aime pas qu'il aborde la conversation en anglais. Comme maintenant j'ai du mal à supporter ces nouveaux venus qui me donnent du « Sir Treen Card »

« Allez, assieds-toi tout de même »

Un grand jeune homme blond mince d'une vingtaine d'années prend place dans le fauteuil qui me fait face.

« Tu veux un cigare ? »

« Pour toi, ce n'est pas raisonnable »

Il est vrai que cet âne de docteur prétend m'interdire ce qui fait les deux éléments essentiels de la vie du "Sud" : le cigare et le vieux porto.

« Que veux-tu qu'il m'arrive à mon âge ? »

Face à cet argument fallacieux, il ne trouve aucune parade.

« Alors quel est le sujet de l'interrogatoire aujourd'hui ? »

Étudiant en droit, unique héritier des Trincard, mon petit-fils est passionné d'histoire locale. Régulièrement, il vient secouer ma mémoire pour se faire conter tel ou tel épisode.

Il est vrai je suis né en 1820 dans une petite ville de

Basse Auvergne à Billom et que les aventures de notre famille croisent bon nombre d'événements de ce siècle et pour la France surtout ceux du siècle dernier.

Si James maîtrise le français, il n'aime pas pour autant tourner autour du pot et ses questions sont aussi percutantes que celles des journalistes du "Nouvelles Orléans télégraph".

« Est-il vrai qu'un de nos ancêtres ait été assassiné ? »

L'interrogation me laisse sans voix ?

« Je n'en sais rien, où as-tu appris cela ? »

« Tu sais que notre petit groupe s'intéresse à l'histoire des plantations »

« Et alors ? »

« Hier, aux archives communales, nous avons examiné l'histoire de la plantation du « Vieux chêne » notre domaine familial. Apparemment, elle est entrée dans notre patrimoine en 1785, achetée par un certain Guillaume Trincard. Notre professeur, qui connaît bien la « French Révolution » m'a affirmé qu'un député français avait porté ce nom et était mort assassiné ».

Quand je dis que James secoue ma mémoire, ce n'est pas une fable. À l'évocation de l'assassinat de mon grand-père, des images ressurgissent. Oui je me souviens, ce devait être vers 1830, j'avais une dizaine d'années. Nous vivions alors à Billom, dans la fameuse maison des « Trincard », tout près de Saint-Cerneuf. J'étais assis sur un banc en compagnie de

Mathieu Fournier, un vieux boulanger. Il me racontait toujours des histoires, toutes plus effrayantes les unes que les autres. Ce jour-là, il me racontait l'histoire de la Ganse Blanche qui avait terrorisé la région, lorsque les échos d'une bagarre interrompirent la narration.

« Redis que le Député Trincard était une fripouille »

« Une fripouille, un imposteur et peut-être bien un assassin »

« Sale individu, tu oublies que le député Trincard a défendu les pauvres, les riens du tout »

« Tu parles, il était riche comme Crésus. Sa fortune, il l'avait bien gagné en vous volant. »

Les deux bagarreurs étaient loin d'être des gamins mais deux hommes d'une soixantaine d'années. Michel Mouly et Nicolas Fustier étaient, au demeurant les meilleurs amis du monde, mais incapables de se contrôler dès qu'ils avaient abusé de la bouteille. L'intervention d'un gendarme mit fin à la rixe. Le calme revenu, j'assailis mon ami de questions.

« Il était de ma parentèle ce député Trincard ? »

« Oui, c'était ton grand-père, viens »

Il m'entraîna dans l'arrière boutique de la boulangerie. Malgré ses membres raides, il grimpa sur un escabeau, souleva une trappe du plafond et de cette ouverture, il sortit péniblement un tableau. Sur cette peinture, on pouvait voir un homme de belle taille. Il portait un chapeau noir, haut comme on en portait à

l'époque, agrémenté d'une cocarde tricolore. Le vieil homme m'expliqua qu'il avait été représenté à la tribune de la convention vers 1793. Le visage de l'homme m'apparut sévère, il pointait vers ses collègues un doigt accusateur. Une question me brûlait les lèvres.

« C'était lui mon grand-père ? »

« Oui »

« Mais alors pourquoi Nicolas Fustier l'a-t-il traité d'assassin et d'imposteur ? »

« C'est des vieux ragots de l'époque »

« Raconte »

« C'est vieux tout ça »

Je ne pus rien tirer de plus de mon vieux complice, mais en quittant la boutique, je le vis qui rangeait soigneusement le portrait, il ne croyait sûrement pas aux vieux ragots.

Je rentrai à la maison, la bouche plein d'interrogations. J'attendis cependant le repas du soir.

« C'est vrai que le député Trincard était un assassin et un imposteur ? »

Le regard de mon père me fit craindre le pire.

« Où as-tu entendu ça ? »

« J'ai perçu une bagarre dans la rue. »

La colère se détourna vers ma mère.

« Il ne faut plus laisser cet enfant vagabonder dans la rue. »

Le ton de la sentence n'admettait pas d'appel. Je

n'ai plus entendu évoquer le député Trincard à la maison.

« Tu as renoncé à savoir toi ? Grand-père ! »

« Tu sais que les décisions de ton arrière grand-père ne souffraient d'aucune discussion. Ma grand-mère Emma allait intervenir, mais je pense que le regard de son fils l'en a dissuadé. Elle est morte peu après. Elle n'avait jamais voulu quitter cette maison, dont je t'ai si souvent parlée. C'était la maison des Trincard, achetée par un de nos lointains ancêtres auvergnats. Mais j'ai toujours pensé que pour elle, c'était plus encore. »

« Elle y avait passé une grande partie de sa vie !!! »

« Oui, mais je ne saurais t'expliquer les liens qui semblaient l'unir à ces murs. Je l'ai vu entrer dans de froides colères dès que l'on parlait de toucher un meuble ou une décoration. Ton arrière grand-mère en a su quelque chose. »

« C'est alors que ton père a décidé de quitter l'Auvergne ? »

« Le décès de grand-mère Emma l'avait en quelque sorte libéré. Elle avait géré en maîtresse femme les affaires Trincard. À son décès, Tom, ton arrière grand-père était immensément riche. Songe, il héritait du commerce de draps et tissus qu'avaient patiemment monté les Trincard des premières générations. Certes, il était déclinant. Mais l'héritage français comportait un patrimoine foncier de premiè-

re grandeur. Une cinquantaine de domaines tenus par des fermiers qui se transmettaient les baux de génération en génération. Avec l'action déterminée de grand-mère Emma, ils s'étaient modernisés, rationalisés. Non sans peine, elle avait convaincu ses fermiers de renoncer à la jachère et de semer trèfles, luzerne et de planter des pommes de terre. Mais à cet héritage déjà copieux, il faut ajouter les deux fleurons de Louisiane. La plantation du père de grand-mère Emma et le "Vieux Chêne".

« Pourquoi a-t-il quitté l'Auvergne ? »

« Je n'y ai pas réfléchi jusqu'à aujourd'hui. Le goût de l'aventure ? L'idée que l'empire auvergnat des Trincard avait trouvé ses limites ? Mais maintenant que je me suis remémoré cette histoire je ne suis pas loin de penser qu'il cherchait à fuir quelque chose, de mauvais souvenirs ? »

« Fuite du passé ? »

« J'avais dix ans, je ne me suis pas posé de questions, et on ne m'a pas demandé mon opinion. Un mois après le décès de grand-mère Emma, un vaste fourgon tiré par quatre chevaux s'est arrêté devant la maison. Nos malles, remplies de vêtements, de livres, de quelques objets de valeur, étaient prêtes depuis la veille. Deux jours plus tard une voiture, tirée par deux chevaux celle-là, nous a conduit à Bordeaux, direction la Louisiane »

« Alors tu es arrivé sur un voilier ? »

« Jusqu'à la Nouvelle Orléans oui, tu imagines la

nouveauté pour le gamin auvergnat ? Découvrir les quais encombrés de charrettes guidées par des esclaves, voir pêle-mêle entassés des balles gonflées de coton d'où s'échappaient des flocons blancs, les pains d'indigo, la mélasse, le sucre de Louisiane »

« Et l'arrivée au Vieux Chêne ? »

« Soixante-dix ans après, j'en ai encore plein les yeux. »

« Nous avons débarqué du *Roi du fleuve*, un des tous premiers paquebots vapeur qui sillonnait le Mississipi. Un esclave noir, mieux vêtu qu'un marquis était venu à notre rencontre dans un landau tiré par deux superbes chevaux anglais. L'intendant des deux domaines, un acadien nommé Gaudet l'accompagnait. Le décor te semble banal, mais moi, j'avais l'impression de débarquer au paradis. En Auvergne, nulle allée de chênes avec leur pendentif de mousse espagnole, pas de senteur de magnolias, j'avais aperçu, pour la première fois de ma vie, des pélicans.

« Et vous êtes devenus sudistes. »

« Doucement, mon petit, nous n'avions rien de commun avec l'aristocratie locale, si ce n'est la richesse. Je pense que mon père était venu par goût de l'aventure et l'attrait de l'argent. La politique, la vie mondaine l'ennuyaient. De plus, il était regardé de haut, à priori, nul sang bleu dans ses veines. Pas la moindre trace d'un ancêtre créole, tout juste le



petit-fils d'un marchand anglais hostile à l'indépendance des États-Unis ! »

« Et toi dans ce nouveau monde ? »

« Au début, j'ai regretté mes escapades dans les rues de Billom, et puis j'ai vite découvert les trésors de la plantation. Les autres petits sudistes se gardaient bien de se mêler aux esclaves, se privant ainsi de leurs jeux. Moi, je ne savais même pas qu'ils étaient esclaves. Je suis devenu petit à petit la coqueluche de la plantation. »

« Et la guerre civile ? »

« Assez de souvenirs pour aujourd'hui, j'aimerais bien achever la lecture de mon journal. Viens partager mon repas de demain, nous reprendrons le fil de l'histoire. »

Lire la suite de mon journal, n'est qu'un demi-prétexte. Cet enfant m'a troublé en évoquant cet ancêtre pas si lointain. Je savais qu'il était venu en Louisiane, sinon comment aurait-il épousé grand-mère Emma ? Mais pourquoi diable aurait-il acheté la plantation du « Vieux Chêne » ? J'ai toujours cru que cette plantation était la propriété de grand-mère Emma héritée de son père. Le temps donne de la profondeur aux événements. J'ai maintenant le sentiment que l'on a voulu me dissimuler ce grand-père, un peu comme si l'histoire des Trincard commençait ou recommençait avec mon père. Et d'ailleurs pourquoi ces prénoms dont on m'a affublé « Robert

Anthelme ». Dans la stricte tradition auvergnate, on aurait dû m'appeler Guillaume ou à la rigueur me donner le prénom de mon parrain, mais rien de tout cela, je porte le prénom de mon arrière grand-père, Robert, quant à l'autre !

Le souvenir des paroles des deux ivrognes et celui du tableau de mon vieil ami me plongent dans la perplexité. Un terrible secret entourerait-il ce grand-père député ?

Resté fidèle au laudanum, je n'ai eu aucun mal à trouver le sommeil. Mais à mon âge, si l'on est sûr de trouver le repos, on est moins sûr de trouver le réveil. Mais Dieu a décidé de m'accorder quelque temps de vie terrestre supplémentaire, et je me réveille dans l'atmosphère ouatée de la Nouvelle-Orléans.

Vers une heure, James réapparaît, le repas sera comme nous-mêmes, franco-louisianais. Le foie gras frais a remplacé la traditionnelle soupe d'huîtres, mais Mariette a eu la joyeuse idée de la faire suivre d'une estouffade d'écrevisses.

Après quelques verres de Saint-Émilion, la conversation va bon train.

« Alors la guerre de sécession ? »

« Je t'ai dit, lorsque nous sommes arrivés, nous ne savions pas ce qu'était un esclave, mais nous héritions de deux plantations qui n'en comptaient pas moins de 800, que pouvions-nous faire ? »

« Les libérer »